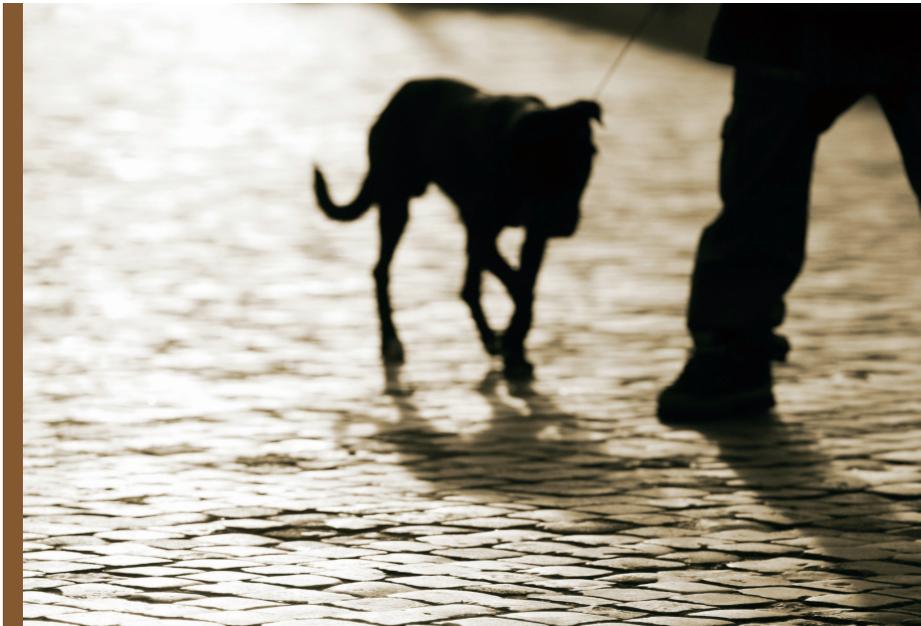


Pascal Millet

Animal

nouvelles



Romanichels



Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Tropiques Nord, VLB éditeur, 1990

Eldorado, Les Éditions de la Pleine Lune, 1994

Sirène de caniveau, Liv'éditions, 1999 ; Les Éditions de la Pleine Lune, 1998

Une femme de trop, Liv'éditions, 2002

L'Iroquois, XYZ éditeur, 2006, et les 400 coups, 2007

JEUNESSE

Pas de poisson pour le réveillon, Éditions du Boréal, coll. « Boréal Junior », 2003

Säida le macaque, Éditions du Boréal, coll. « Boréal Junior », 2005

Salsa la belle siamoise, Éditions du Boréal, coll. « Boréal Junior », 2006

Les rats de l'Halloween, Éditions du Boréal, coll. « Boréal Junior », 2008

Les ombres de la nuit, Éditions du Boréal, coll. « Boréal Junior », 2010

Pascal Millet

Animal

nouvelles



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Millet, Pascal

Animal : nouvelles
(Romanichels)

ISBN 978-2-89261-591-3

I. Titre. II. Collection : Romanichels.

PS8576.I556A64 2010

C843:54

C2010-941154-4

PS9576.I556A64 2010

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide financière du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et du ministère de la Culture et des Communications du Québec (MCCQ) par l'entremise de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Conception typographique et montage : Édiscript enr.

Graphisme de la couverture : Zirval Design

Illustration de la couverture : Roman cobblestone dog silhouette, iStockphoto

Photographie de l'auteur : Damien Journée

Copyright © 2010, Pascal Millet

Copyright © 2010, Les Éditions XYZ inc.

ISBN 978-2-89261-591-3

Dépôt légal : 3^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion/distribution au Canada :

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec)

H2K 3W6

Téléphone : 514 523-1523

Télécopieur : 514 523-9969

www.distributionhmh.com

Diffusion/distribution en Europe :

DNM-Distribution du Nouveau Monde

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris, France

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

www.librairieduquebec.fr

Imprimé au Canada

www.editionsxyz.com

Man gave names to all the animals,
In the beginning, long time ago

BOB DYLAN

Ça ira mieux quand j'aurai un chien,
un bon gros chien. Peut-être même
que j'en prendrai deux.

WALKER HAMILTON

Scénario pour une métisse

C'est la ville.

Une ville accrochée dans la nuit, ses néons polychromes et une faune bruyante. Sur le trottoir, une paire de jambes, des jambes qui s'arrêtent à chaque instant pour repartir ensuite. Même cadence, même pas, pute ou camée...

Installé dans son pick-up, Max allume une cigarette, monte le son de son autoradio et quitte la fille des yeux. Le long d'un mur, deux gars s'embrassent à pleine bouche. Ils sont en retrait, dans l'ombre nécessaire, hors du monde. Max braque sur eux un téléobjectif. Le visage d'un jeune type aux cheveux blonds se dessine au fond de l'optique. Bouche ouverte, la jouissance au bord des lèvres. Déclat de l'appareil, mitraillage orgasmique. Max repose son matériel sur la banquette et sort une photo du fond de sa poche. C'est le même jeune type au bras de Max qui d'un seul coup flambe entre les mains du photographe. La flamme d'un briquet grille le papier plastifié et l'image de l'amant disparaît, boursouflée, écrasée au fond du cendrier.

Nouvelle cigarette et retour sur la fille...

Elle est toujours sur le trottoir. Elle force la serrure d'une bagnole, tire sur la poignée, s'acharne, tord son corps sous les éclats d'un néon rouge. Au moment où la portière cède, une main s'accroche à ses cheveux. Volte-face et

claque dans la gueule, déjà le corps est retourné, projeté sur le capot de la voiture.

Max démarre, écrase la pédale de l'accélérateur, déboîte de son stationnement, klaxonne et freine à la hauteur des deux corps qui luttent. Il ouvre la portière passager. Flash de l'appareil, lumière bleue, éclair tétanisant, secours imprévu.

Coup de genou bien placé, l'agresseur roule sur le côté, la fille se redresse, cogne à nouveau et fonce vers la portière ouverte.

La portière se referme.

Max regarde la fille, la fille regarde le dernier filet de fumée qui monte du cendrier et les feux arrière du pick-up se perdent dans la circulation.

Aucun mot n'est échangé. À travers les vitres du véhicule, la ville défile, change de ton, se cache dans une nuit plus noire, quitte son centre urbain, redevient tranquille, moins électrique. La fille sort une bouteille d'alcool de son sac, dévisse le bouchon, boit une gorgée et la tend à Max. Il la prend, ou plus exactement l'échange contre un petit sachet de poudre blanche. Lignes sur un miroir, chacun la sienne, un regard en coin et la ville se transforme en vision aérienne. Pont Jacques-Cartier, voie d'accès à un autre monde, une autre dimension. La ville est maintenant moins menaçante. L'habitacle du pick-up est déchiré par des phares blancs qui viennent en sens inverse. Max tourne la tête vers la fille.

— Je m'appelle Max, et toi ?

— Mady...

Et il lui dit qu'il va au bout de la route.

— Moi, j'y suis, répond la fille. Je veux juste rentrer chez moi.

— C'est où, chez toi ?

Geste vague, droit devant, elle tend la main en direction de l'asphalte qui défile, et regarde à travers la vitre. Nuit noire, de temps en temps percée d'une source lumineuse, d'un point insolite qui brille à l'infini. Elle allume une cigarette, retire la photographie carbonisée du cendrier et la déplie. L'autre homme a disparu mais Max est toujours là, coupé en deux, brisé par le feu, torturé dans les plis du papier. Elle balance la photo par la vitre ouverte, jette un œil derrière elle et voit plusieurs sacs entassés les uns sur les autres.

Une station-service surgit dans la nuit, oasis bleutée, déserte. Max oblique et se dirige vers le restaurant. Il freine, descend du véhicule et, au lieu de franchir la porte de l'établissement, se dirige vers un distributeur automatique. Il fouille dans ses poches, trouve une pièce et la glisse dans la fente. Mady a fait la même chose, mais c'est un téléphone qu'elle décroche. Elle pianote un numéro qui s'affiche sur le cadran électronique. Petite musique de chiffres, c'est un interurbain et une sonnerie retentit, ailleurs, loin...

Une autre sonnerie retentit dans la voiture, c'est l'intro musicale d'un groupe rock. Les Doors, *End of the night*. La route a repris, la bouteille de scotch est entre les jambes de Mady, et un joint pend aux lèvres de Max. La fumée envahit l'habitacle du véhicule, délie les langues, prêtes à la conversation. De la photographie, on passe à la nature, à la grandeur des paysages nordiques, à l'immensité du fleuve. Mady parle avec amour du bois, de la chasse et de sa vie en marge de la réserve. Amérindienne, ou presque... Sa mère est montagnaise mais son père est blanc. Identité difficile et rapport impossible. Max hoche la tête, être homosexuel rend aussi les choses compliquées.

Nouvelle station-service dans la nuit. Max reste dans la voiture et regarde Mady qui marche vers le téléphone. Elle est comme un fantôme dans la lumière crue des phares, puis elle disparaît, avalée par la cabine publique. Max coupe le moteur du véhicule, l'obscurité retombe et Mady est maintenant renfermée dans une cage lumineuse. Max se penche pour ramasser le sachet de coke et son regard tombe sur le sac de Mady. Sa main se tend, hésite et finalement glisse vers la fermeture éclair. Geste rapide, discret, le sac est ouvert. Max lève les yeux, Mady est toujours pendue au combiné. Il replonge vers le sac, fouille du bout des doigts, timidement, puis soudain plus sauvagement. Il a senti un truc, un objet, un objet qu'il ramène en surface. Noir et froid. C'est un revolver, gros, lourd et meurtrier. Dans le canon, comme un projectile innocent, une feuille rose, roulée avec soin. Il la déroule, jette un œil à Mady toujours accrochée à son téléphone et lit le papier à la lueur de son briquet. Grosses lettres, papier à en-tête, officiel et certifié : Gouvernement fédéral — Pénitencier. Le briquet s'éteint, courant d'air malheureux et plafonnier allumé. Mady est là, une jambe déjà engagée dans le pick-up et la haine dessinée sur son visage. Elle lui arrache le revolver, le remet dans le sac et s'assoit à sa place.

— Mon père est mort.

Max a toujours le papier rose dans les mains. Il le lui tend et elle le glisse dans son sac.

Le pick-up reprend sa route vers le nord. La musique est forte, heavy métal, Mady est branchée à un walkman, la tête rejetée en arrière. Max aussi écoute de la musique. Ils sont isolés par des décibels, chacun dans un monde différent. Sans changer de position, Mady baisse le son de

l'autoradio et crie, pour couvrir le son qui lui envahit les oreilles, que le papier rose est une remise de peine.

— Qu'est-ce que t'as fait ?

Mauvaise question ou mauvais moment. Mady remonte le son de l'autoradio et se retourne vers le paysage. De temps en temps, des lumières rouges et vertes dansent à l'infini. Des bateaux, pétroliers ou autre, cargos de nuit qui glissent tranquilles sur le Saint-Laurent. Le fleuve est plus large, plus sauvage, petit à petit il devient une mer intérieure. Tournée vers cette étendue insondable, prostrée contre la portière, le visage écrasé sur la vitre, Mady pleure. Des larmes roulent sur ses joues, lentement, un peu comme ces bateaux perdus au milieu de nulle part. Elle tend la main vers son paquet de cigarettes. Vide... Elle l'écrase. Max lui tend le sien. Elle en prend une, l'allume et souffle la fumée dans un grand soupir de désespoir avant de baisser le son de la musique.

— Un viol, dit-elle alors à Max. Ils étaient deux, et j'en ai tué un.

Vengeance, acte légitime qu'un juge n'a pas compris. Deux ans de prison, deux ans à ressasser dix minutes. Et là, sur cette route, elle ne rêve que de tuer l'autre. S'ensuit un début d'engueulade et l'arrêt brutal du véhicule.

Le soleil est déjà haut dans le ciel et ils sont toujours dans le pick-up. Le véhicule est garé sur le bas-côté, à la limite d'une plage déserte. Mady ouvre la portière et marche vers le fleuve. Elle regarde autour d'elle, se retourne vers Max et, jean baissé, s'accroupit sur le sable. Tout en pissant, elle lui dit qu'avec ou sans lui, elle ira jusqu'au bout. Je vais te ramener chez toi, juste chez toi, lui répond Max.

Ils sont toujours sur la même plage, mais devant un feu. Une nouvelle nuit s'ouvre à eux et le contraste entre la ville et la campagne est saisissant. Une espèce de calme règne et Mady, les yeux fermés, écoute son walkman. Max fixe les flammes, avec insistance. Puis il porte son regard sur Mady, s'arrête sur chaque parcelle de peau et finit par photographier le corps de cette fille à moitié endormie. Il déclenche l'obturateur, mitraille, fait des gros plans et resserre son dernier cadrage sur une sorte de tatouage à la hauteur du cou, une griffure barrée d'un autre trait. Mady ouvre alors les yeux et demande à Max s'il s'est déjà fait violer. Il n'y a pas de réponse, mais Max baisse les yeux, pose son appareil photo et se réfugie dans les bras de Mady. Ils s'enlacent dans un besoin de chaleur humaine, de contact amical.

La balade nocturne reprend, mais c'est Mady qui conduit. Elle connaît la route, reconnaît le paysage et le décrit à Max. Soudain la voiture hoquette, ralentit et le moteur s'étouffe. C'est la panne d'essence. Regard incrédule et fou rire. Jamais, lors de leurs arrêts, ils n'ont pensé à remplir le réservoir. Ils descendent du véhicule et lèvent tous deux la tête vers les étoiles. Max sort son paquet de cigarettes et en allume une, en tremblant. Le rire fait place à une étrange grimace sur son visage. J'avais treize ans, commence-t-il à dire. Mais Mady pose sa main sur la bouche de Max.

— Alors tu sais pourquoi je veux le tuer...

— T'as pas le droit.

— Le droit ? Ne me parle pas de droit. Je me suis réveillée pleine de pisse. T'avais treize ans, eh bien, raconte...

— J'ai rien à dire.

— T'as honte ? T'aimerais oublier mais ça reste en toi ?
Moi, je veux faire payer ce chien sale, lui faire sucer le canon de mon *gun* et appuyer. Bang !

La voix de Mady brise le silence, couvre la musique et déchire la nuit. Elle hurle sa souffrance, crache un venin refoulé.

— Et après ? Si tu le tues ?

— Après, rien. J'irai retrouver mes sœurs.

— Quelles sœurs ?

— Celles qui n'ont pas d'avenir.

L'arrivée d'un véhicule met fin à la conversation. Des phares blancs les éblouissent et Max lève les bras en se mettant au milieu de la route. Le véhicule, un vieux camion des années soixante, freine à leur hauteur. C'est une bande de jeunes, des Montagnais, plus soûls les uns que les autres. Le conducteur, casquette de baseball vissée sur la tête, dévisage Mady et l'interpelle aussitôt dans une langue inconnue. Elle répond dans la même langue et, dérangé, Max s'éloigne. Les mots échangés paraissent agressifs, mais un autre gars, plus vieux, tempère les ardeurs. Ignoré de tous et spectateur insolite, Max braque un de ses appareils sur le groupe. Les différents visages apparaissent au fond de son objectif, des visages inquiétants, des visages d'un autre temps, comme de vieux clichés couleur sépia. Finalement, Mady se retrouve avec un bidon d'essence à moitié plein, et le camion des Montagnais disparaît dans la nuit au son d'une musique plus que bruyante. Max prend le bidon, le secoue et verse son contenu dans le réservoir. Mady est déjà remontée dans le pick-up quand Max la rejoint. Il veut parler, savoir ce qui s'est dit, mais, sans un mot, il démarre.

La route quitte le fleuve pour s'enfoncer entre deux forêts d'épinettes. Elle est bien droite, divisée en deux par une bande blanche qui défile à toute allure dans les phares du pick-up. Puis il y a une côte et, en haut de cette côte, un panneau publicitaire balayé par les phares. Chez Josse, jour et nuit... Le panneau disparaît et la côte devient descente. De nouveau le fleuve est là, il se devine dans l'obscurité, tache immense et infinie. Mady allume une cigarette et se branche de nouveau sur son walkman. Max glisse une cassette dans son autoradio, les Doors, encore, *People are strange*, et il chante, chante à tue-tête. Mady arrache son walkman, tend la main vers l'autoradio, avance la cassette, l'arrête, retourne en arrière, avance à nouveau et une nouvelle chanson s'élève dans l'habitacle du pick-up. *The End...* et Mady regarde Max avec insistance. Au même moment, peut-être à cinq cents mètres, une station-service apparaît. Max comprend que la fin est proche. Il freine, se gare sur le bas-côté.

— C'est lui? demande-t-il. C'est lui, le deuxième homme?

Mady monte le son de la musique et ouvre son sac. Max le lui arrache et redémarre. Lentement, très lentement, la station-service se rapproche et un pauvre néon se dessine dans la nuit. À l'approche de la station-service, Max oblique et vient se garer à côté des pompes à essence. Un type sort du magasin et s'avance vers le véhicule. De l'autre côté de la route, il y a une voiture de flic... Le type reconnaît Mady, lui jette un œil lubrique et demande à Max s'il veut un coup sur son pare-brise. Max ne répond pas et le type commence à nettoyer. Uniquement séparés par la vitre, le regard du garagiste et celui de Mady s'affrontent. L'homme se penche

un peu plus sur le pare-brise et le lèche, lentement, à petits coups de langue. Mady tourne la tête, met son walkman sur ses oreilles et s'enfonce dans son siège. Le type rit aux éclats et se dirige vers l'arrière du véhicule. Puis, ayant fait le plein du pick-up, il passe du côté de Max pour se faire payer. Max fouille dans son blouson et le sourire lubrique du type se change en une grimace d'horreur. La détonation retentit à cet instant. La tête du type explose et se répand sur le pare-brise. Mady hurle à Max de foncer. Mais il ne réagit pas, horrifié par l'acte qu'il vient de commettre. Il pose le revolver et démarre enfin. Déjà les gyrophares des flics sont à leurs trousses, menaçants et accompagnés d'une sirène tonitruante. Mady se jette sur le volant, oblige Max à prendre un chemin de terre. Le pick-up quitte la route, mord un chemin cahoteux, dérape dans des flaques d'eau, rebondit comme un jouet malmené. Mais une distance se creuse entre le couple en fuite et les flics.

Il pleut. Des goélands gueulent dans le ciel du petit matin et des vagues s'écrasent sur une structure bétonnée. Le pick-up est vide, garé sur un quai désert. Max et le flic sont assis sur le sol, les mains sur la tête. Tous deux semblent regarder l'horizon, incrédules, craintifs, anxieux. Max cligne des yeux et le flic amorce des phrases que couvre un chant étrange. Mady chante, chante des sons gutturaux. C'est de l'amérindien, montagnais ou autre, une espèce de prière lancinante. Ses cheveux sont mouillés, plaqués sur un visage bariolé de mascara et de rouge à lèvres. Elle est nue, nue et recouverte de tatouages. Tous identiques, ils sont formés de quatre barres verticales rayées d'une barre oblique. C'est le temps de prison de Mady, temps de prison

qu'elle a gravé sur sa peau. Le flic essaie de bouger mais elle le braque avec son arme, lui gueule qu'elle attend le jour pour enfin les voir. Elle marche sur la rambarde du quai, guette la surface des eaux, l'arme toujours pointée sur les deux gars. Elle insulte le flic, insulte les Blancs, insulte les Indiens qui l'ont toujours prise pour une pute et jamais acceptée. Et elle chante. Puis, d'un coup, Mady se retourne, crie qu'elles sont là, enfin venues la chercher, et elle saute à l'eau. Les deux hommes se précipitent, mais la fille a disparu. Le flic regarde Max et lui tend les menottes. Qui est là, qui est venu la chercher ? demande alors Max au flic. Et pour toute réponse, une baleine souffle dans le lointain.

Dépêche-toi

Ma femme est là, entourée d'hommes en sueur. Ils la regardent, l'auscultent, la palpent, et elle crie, elle crie de douleur. Moi, je suis derrière la vitre, et j'ai peur. Je me souviens seulement de la route, de l'embouteillage, de ce chien noir et famélique, de ce virage serré, presque à angle droit. C'est là qu'elle m'a pris la main, a agrippé mes doigts, m'a demandé d'accélérer. Il y avait un camion qui venait en sens inverse, un précipice sur notre droite et, au loin, dans le jour tombant, cette boule orangée qui me forçait à plisser les paupières. J'ai accéléré, doublé une voiture blanche, une rouge, puis d'autres voitures, toutes grises sous le ciel obscurci. Dépêche-toi ! ces mots martelaient mes tempes, me donnaient une force imprévisible, m'obligeaient à foncer, à appuyer sur l'accélérateur.

Et j'ai passé la cinquième juste avant d'entendre hurler Mathilde.

Dépêche-toi...

Ils sont tous autour d'elle maintenant, avec des gestes empreints d'indélicatesse, de regards sombres et interrogateurs sous leurs masques de chirurgien. J'ai envie de leur crier dépêchez-vous. De crier très fort, de hurler à mon tour. Puis soudain, j'entends un cri, et je vois, sur le ventre de Mathilde, une petite masse sanguinolente. C'est fini,

c'est du moins ce que je pense. Je baisse les yeux sur le linoléum vert, remarque une fissure qui court jusqu'au plafond et sens une main gantée de caoutchouc se poser sur mon épaule. « C'est fini », répète l'infirmière, et ma vision s'embrouille. Je pleure, renifle et relève la tête. « Tout va bien, ajoute-t-elle, vous pouvez entrer dans la salle. »

Alors, les jambes tremblantes, je pousse la porte vitrée, m'approche du lit et souris à ma femme. « C'est une fille », dit-elle. Et je l'embrasse en reniflant.

Août 2003

Fait chaud, trop, et à rester en plein soleil ils vont bien attraper une insolation. Peut-être même que c'est déjà fait. Ils sont immobiles comme des piquets, des asperges poussées trop vite à la lumière. En plus qu'ils sont habillés pareil, tout en noir et cravatés. Papa est en dimanche, à côté de mes deux tontons. Ils sont tous là. Mes tontons, mon papa, ma tante et ma maman. Mais elle, elle est à l'étage. Elle se maquille la fenêtre ouverte, elle est en soutien-gorge. Et c'est bizarre la fenêtre ouverte, surtout en soutif. Mon père, d'habitude, c'est un jaloux, et comme ça, de la voir, il aurait déjà dû lui dire quelque chose. Mais non, il fait juste regarder les fourmis par terre. Et oncle Pierre aussi regarde les fourmis. Pourtant, oncle Pierre, c'est plus maman qu'il devrait regarder. Parce qu'il la regarde toujours, chaque fois qu'il peut, et puis ma mère aussi elle le regarde, avec des yeux comme des yeux d'amoureux. Mais là, non. Elle se maquille, et c'est long parce qu'elle pleure en même temps. C'est nerveux, qu'elle a fait tout à l'heure en reniflant, c'est à cause du camion, elle a dit. Le camion, c'est celui du boucher, ou un tout pareil. Mais ça, j'ai pas tout compris. Je crois qu'ils ont mis Titi dedans à cause de la chaleur. Faut dire qu'on doit être bien dans le camion à viande. C'est mieux qu'un frigo ou une piscine quand c'est la canicule.

On peut tenir debout à l'intérieur, et même jouer à la dinette. Je le sais, je suis déjà montée dedans un jour. Il y avait plein de carcasses qui pendaient à des crochets. Des morceaux de bœuf et de mouton qui se balançaient. Ils étaient tous tatoués, un truc bleu et rond sur la peau, avec un numéro au milieu. Peut-être qu'ils ont fait pareil à Titi. Peut-être qu'ils l'ont pendu par une patte avant de le dépouiller et de lui tatouer un numéro sur la peau. Bon, ça y est, de penser à Titi, ça me fait comme à eux maintenant, j'ai envie de pleurer. Titi, je l'aimais bien, c'était le hamster de ma grand-mère. Il est mort il y a six jours. Coup de chaud et déshydraté, a dit mon père. Et là, je le jure, il s'est mis à chialer au milieu de la cuisine. Alors moi aussi j'ai pleuré, mais pas comme papa. Lui, c'était une vraie fontaine, à croire qu'il voulait refroidir le sol de ses larmes. Moi, j'ai arrêté de pleurer quand maman a sorti la glace, une au chocolat et à la vanille. La glace, en été, c'est mon plat préféré. Alors, j'ai oublié Titi. De toute façon, tout le monde l'oubliait un peu, Titi, même ma grand-mère. C'est une autre dame qui le nourrissait. M^{me} Dusseault, la voisine de ma grand-mère. Et M^{me} Dusseault, elle nous attendait tous les dimanches. À onze heures pile, elle était sur son palier, les mains tordues et les yeux cachés derrière de grosses lunettes aux verres épais. Tout va bien, elle disait, et juste après on entrait chez grand-mère. Elle était toujours devant la télé, bouche ouverte et tête penchée sur le côté. Dis bonjour à ta grand-mère, disait mon père. Bonjour, je faisais, et je m'asseyais à côté d'elle, sur le bras du fauteuil, je prenais la télécommande et je zappais les trucs débiles qu'elle écoutait pour trouver des dessins animés. Ma mère, elle, elle se plantait devant la cage de Titi et faisait